

temps, observa d'Availles, car j'ai presque la certitude de l'avoir aperçu dans la lande.

— De sorte qu'il a toute liberté de fuir tandis que nous surveillons sa bande ! s'écria vivement le comte. Il faut empêcher cela, colonel.

Jacques Morin secoua la tête.

— Monsieur le comte aurait tort de s'en tourmenter, dit-il. Ces gens-là sont unis entre eux comme les doigts de la main, et il n'y a pas de danger que Pharold s'éloigne de sa tribu, s'il la sait menacée.

— N'importe ! dit le comte, il peut se cacher ou aller l'attendre dans quelque paroisse écartée, et il ne faut pas lui en donner le temps. Je vais immédiatement me rendre à Derval et prier le prévôt d'envoyer la maréchaussée sur les routes, avec ordre d'arrêter tous les bohémiens qu'on y rencontrera. Il ne me refusera pas ce service. Vous, Jacques, retournez à Montbrun, et dites à Cottin que si Pharold cherche à regagner son camp, il le laisse faire, mais qu'ensuite il veille à ce qu'il n'en sorte plus. Qu'il double le nombre de ses hommes, s'il le faut, mais qu'il garde avec soin toutes les issues. Nous avons déjà bien abusé de votre complaisance, colonel, ajouta-t-il en se tournant vers d'Availles, mais il s'agit de mon fils, dont vous étiez le meilleur ami, et ce sera mon excuse. Je vous prie donc de retourner à Tréveneuc et de m'y remplacer près de M. Ardouin, dans l'enquête à laquelle il va se livrer. Ce soir, en revenant de Derval, je vous y rejoindrai.

— J'espère qu'alors je pourrai vous y donner quelque nouvelle qui calmera vos inquiétudes, répondit d'Availles en serrant avec un respect ému la main que lui tendait le comte ; et si de nouvelles courses sont nécessaires, loin de m'en plaindre, je réclame comme un droit d'y être associé.

Dix minutes après, le comte d'Erbray et le colonel d'Availles avaient quitté le château, et s'en éloignaient chacun dans une direction différente. Le château était situé à mi-chemin de Pierric et de Guéméné-Penfaz, sur les hauteurs qui dominent la vallée du Chier, et le comte, laissant à sa gauche Tréveneuc et Montbrun, situés l'un et l'autre dans la vallée, prit à travers la lande pour gagner Derval.

C'était le chemin le plus court, bien qu'il n'y eût pas de route tracée ; mais il connaissait le terrain et il était trop impatient, d'ailleurs, pour tenir compte de pareils obstacles. Encore vigoureux, malgré des apparences de sénilité qui étaient bien plus le résultat de souffrances morales que d'infirmités physiques, il montait à cheval comme un jeune homme, et ses angoisses sur le sort de son fils, jointes à sa haine furieuse contre Pharold, l'animait alors d'une force et d'une énergie inaccoutumées.

Au sortir de la lande, le sentier, à peine tracé au milieu des bruyères, qui conduisait à Derval, se changeait en un chemin raboteux, mais nettement dessiné au milieu des champs, dont les clôtures marquaient ses limites. A l'endroit même où il subissait cette transformation, s'élevait un de ses calvaires si nombreux encore sur les routes bretonnes, mais qui l'étaient bien plus avant la révolution. Abrité par un chêne qui le couvrait de sa voûte de verdure, et placé en contre-bas du sol de la lande, il ne s'apercevait de ce côté, que lorsqu'on s'en trouvait à quelques pas.

Arrivé en ce point, le comte, qui s'avancait sombre et la tête

baissée, tressaillit soudain, et, d'un mouvement brusque, arrêta son cheval.

Un homme, assis sur les degrés de pierre qui donnaient accès à la croix, s'était levé en l'apercevant et s'avancait à sa rencontre, et, cet homme, c'était Pharold !

Le comte pâlit, malgré tout son courage, tant furent grandes sa surprise et son émotion, et sa main se porta involontairement vers les fontes de sa selle. Il eut un geste de désappointement en s'apercevant qu'elles étaient vides. Mais l'orgueil et la colère vinrent à son secours. Il fit bonne contenance, malgré ses craintes, et, après avoir laissé tomber un regard menaçant et haineux sur le bohémien, d'un coup d'œil rapide il examina la campagne environnante, cherchant s'il n'apercevrait pas quelqu'un qu'il pût appeler à son aide.

Ni son trouble, ni son intention n'avaient échappé au bohémien, dont un sourire d'ironie contracta légèrement la lèvre.

— Je vous attendais, monsieur le comte d'Erbray, dit-il, et nous sommes seuls ici.

Et comme le comte pâlisait de nouveau :

— Oui, je vous attendais, reprit-il, non pour vous demander compte de vos crimes et de vos trahisons, comme vous semblez le craindre, mais pour vous avertir et vous conseiller. J'ai pitié de votre fils, sinon de vous-même.

— Misérable ! s'écria le comte dont l'impuissance exaspérait la rage, comment oses-tu parler de mon fils ? Qu'est-il devenu ?

Le bohémien fixa un regard sévère et perçant sur le vieillard ; puis faisant un pas vers lui :

— Qu'est devenu Lalandec ? dit-il.

Atterré par cette question, le comte baissa les yeux sous le regard interrogateur du bohémien. Mais relevant tout à coup la tête :

— Écoute-moi, Pharold, dit-il. Tout le monde t'accuse d'avoir assassiné mon fils. Mais, moi, je te connais mieux, je sais que tu n'es pas homme à commettre une pareille action ; je ne puis croire surtout que, pour te venger d'un père, tu aies été le frapper dans son fils. Justifie-toi, donne-moi la preuve, moins que cela même, l'assurance que tu n'as pas attenté à sa vie, et, les poursuites que la justice va certainement diriger contre toi, je les arrêterai. Pour cette parole qui aura dissipé mes inquiétudes, tout ce que tu me demanderas je te l'accorderai. Fixe toi-même le chiffre de ta récompense, et, si haut qu'elle soit, il te sera compté. Mais parle ! Dis-moi ce qu'est devenu Edouard.

— Dites-moi d'abord ce qu'est devenu Lalandec, répondit le bohémien impassible, du même ton sévère et menaçant.

Le comte pâlit et son cœur se serra de douleur et d'angoisse. Devant ce refus persistant de Pharold, l'espérance qu'il avait un instant caressée s'était évanouie, et il ne doutait plus de la mort de son fils.

— Ce qu'est devenu Lalandec ? répliqua-t-il après un silence, en affrontant le regard du bohémien ; que veux-tu dire ?

— Osez-vous bien le demander ? s'écria Pharold indigné.

Il savait tout ; le comte le comprit, et la rage et le désespoir l'emportèrent un instant sur la prudence.

— La question que tu me fais, dit-il en enveloppant le bohémien d'un regard étincelant de haine et de triomphe, d'autres te l'adresseront bientôt peut-être, misérable ! et tu feras bien de t'apprêter à y répondre.